

mettre dans votre corset!...

—Madame, vous êtes une impertinente!...

—C'est vous, madame, qui m'insultez en me disant que je n'entends rien à ce qui a le sens commun!...

—Oui, madame, et je le répète, vous n'êtes bonne qu'à parler chiffons!...

—Cela vaut encore mieux que d'ennuyer tout le monde avec des phrases à prétention, avec du pathos enfin!...

—Du pathos!... du pathos!... c'en est trop! vous me rendez raison de cette injure...

—Vous m'ennuyez!... vous êtes assommante!...

—Mesdames!... mesdames!... calmez-vous!...

—Non, non, cela ne se passera pas ainsi!... Je veux une réparation!

—Le fait est que vous avez grand besoin d'être réparée!...

—Taisez-vous, chipie!...

—Vous n'êtes pas une chipie, vous; mais vous êtes une pie. ce qui est bien pis!...

—Ah! quelle horreur!... Vous m'en rendez raison!...

Madame Pantalou se lève et va se placer entre les deux antagonistes, qui commençaient à se regarder de trop près, et leur dit d'un ton sévère:

—Point d'injures, mesdames, ce n'est pas de cette façon que des personnes bien nées, que des femmes courageuses doivent vider une querelle. Puisque nous tenons à montrer que nous valons bien les hommes, prouvons-le en nous battant en duel comme eux. Paolina, Amandine, choisissez chacune vos témoins, ils s'entendront entre eux sur les conditions du combat et le choix des armes, et demain matin, à huit heures, on se rencontrera dans le petit bois qui fait suite au jardin. J'ai dit! la séance est levée.

Les paroles de Cézarine ont bien vite calmé la colère des deux héroïnes. Cependant madame Grassouillet fait signe à mesdames Vespuce et Boulard de la suivre; tandis que, de son côté, madame Etoilé emmène la veuve Flambart et madame Dutonneau.

—Est-ce que vraiment vous voulez vous battre? demanda la frêle Zénobie à Amandine, tandis que madame Boulard s'assure que son chignon ne bouge pas.

—Mais je n'y tiens pas absolument!... répond la jolie femme. Au reste, si on m'y oblige, je vous déclare que je ne me bats qu'au pistolet, à cinquante pas, et que je tire la première!...

—Mais si votre adversaire choisit l'épée?

—Ça m'est égal! qu'elle prenne une épée si elle l'aime mieux; moi, je vous ai dit mes conditions, je n'y changerai rien j'aurai un pistolet... non, un revolver à six coups... je tirerai mes six coups de suite; après ce sera son tour.

A Continuer.

## LE GROGNARD.

MONTREAL, 14 Juillet 1883.

### A NOS ABONNES.

Bon nombre d'abonnés ont rempli leur devoir à notre égard. Nous les en remercions et félicitons. Plusieurs cependant sont encore en arrière avec nous; les comptes leur seront envoyés immédiatement. Ils voudront bien, sans doute, les acquitter sans retard. Nous ne saurions faire continuellement des sacrifices pour le maintien de notre journal.

A nos abonnés donc de nous remettre fidèlement l'obole qu'ils nous doivent.

Pour ceux qui nous doivent plus d'une année et qui ne paieront pas leurs arrérages d'ici au quinze de juillet, le journal leur sera discontinué et leurs comptes mis entre les mains d'un avocat.

Mais nous espérons que nos abonnés retardataires nous éviteront cette peine en payant immédiatement leurs arrérages.

### L'ADMINISTRATION.

#### A PROPOS DU CONTE DE CHAMBORD.

Nous avons répété à satiété que l'esprit d'union n'existait pas parmi les Canadiens-Français. Des divisions et des subdivisions politiques et religieuses déchirent le sein de notre société et sont pour elle une cause d'affaiblissement très sensible. La mort prochaine du comte de Chambord sera pour nous une source de discord alarmante. L'harmonie est loin de régner parmi les légitimistes de Montréal, les uns veulent donner comme successeur au Comte de Chambord le comte de Paris, chef de la famille d'Orléans, les autres désignent comme le représentant de la dynastie le duc d'Aumale ou Don Carlos.

Dans l'éventualité de la mort du comte de Chambord il importe que son successeur soit un homme imbu des principes les plus rigides du monarchisme et qu'il reste fidèle aux traditions de famille des rois très-chrétiens. Il faut discuter la situation avec calme et sans préjugé. De la détermination que vont prendre nos légitimistes dépendra, nous en sommes sur, la restauration du trône de France.

En attendant nous avons un conseil à leur donner, conseil dicté par la sagesse et les enseignements du passé.

Nous leur dirons: Avant de donner votre allégeance au comte de Paris, attendez encore quelque temps. Qui sait? Il surviendra peut-être encore un enfant du miracle.

Attendez encore sept ou huit mois.

### UN ABONNÉ MODÈLE.

Nous ne saurions trop recommander à nos abonnés de la campagne qui visitent Montréal de s'abstenir d'y prendre des cuites et de venir nous payer le montant de leurs souscriptions pendant qu'ils sont sous l'influence des spiritueux.

Nous sommes toujours prêt à recevoir des abonnements, même pour plusieurs années, mais nous n'aimons pas à nous faire sicier le dos avec une latte pendant une couple d'heures par un pochard qui se cramponne à nous sous prétexte qu'il est le meilleur de nos abonnés. L'abonné dont nous parlons fait un voyage à Montréal tous les trois mois et chaque fois qu'il nous rencontre il est gris comme un Polonais. Tous les trois mois il nous paie une année d'abonnement d'avance au *Grognard* de sorte qu'aujourd'hui il est abonné pour neuf ans.

Toutes les sommes que nous avons reçues de lui ont été régulièrement entrées dans les livres. S'il meurt avant l'expiration de son abonnement, ses *heirs* et ayant cause enverront dans ses droits et continueront à recevoir notre journal. Il nous répugne de recevoir plus d'abonnements de cet individu. Nous l'avertissons charitablement de ne plus se présenter chez nous lorsqu'il est poivré car nous sommes bien décidés ne plus recevoir son argent dans ces conditions là. Y a-t-il à Montréal beaucoup de journaux qui ont des abonnés de cet acabit? Y a-t-il aussi beaucoup d'éditeurs qui ont les mêmes scrupules que nous?

## TRANSMIGRATION

### CHRONIQUE DE CHEVALERIE.

C'était une race de mauvais seigneurs que les sirs de Saltruc. Durs aux vassaux, ils rançonnaient leurs tenanciers et, la nuit venue, en véritables malandriens étaient, ils guettaient les voyageurs sur la grande route. A cinquante lieues à la ronde, ils n'avaient pas leurs pareils pour dépiopter un passant attardé. Ils lui prenaient jusqu'à son haut de chausse, jusqu'à sa chemise, quand il en avait une.

Si c'était une femme, il lui coupait les cheveux pour rembourser leurs matelas, et la malheureuse, lâchée ensuite par les chemins dans un costume révoltant de simplicité, n'avait d'autre ressource que de tresser à la hâte une robe avec du foin.

Bref, de parfaits gueux, des gueux tout bardés de fer, et portant, d'ailleurs, avec arrogance, la couronne de baron sur leur cimier.

\* \* \*

A l'époque où se passe cette véridique histoire, la famille de Saltruc se composait du baron et de son fils. Le baron était un homme abominablement violent, et il se mettait à chaque instant dans des colères telles qu'on eût dit qu'il allait éclater!...

—Monseigneur, lui disait souvent son chapelain, lequel était un peu médecin, vous devriez prendre garde à vous, car vous mourrez subitement quelque jour dans un de vos accès de rage.

—Triple idiot, répondait alors le baron, vous ne savez ce que vous dites, et si je ne vénérerais votre caractère sacré, je vous écraserais la tête avec mon poing ganté de fer!

Quand au fils, un vilain petit bonhomme, que son père avait nommé Saladin, — un grêlin de mécréant! — c'était encore pis. Jamais on n'avait vu d'enfant plus méchant, et son plus grand bonheur était de torturer les animaux. Toutes les fois qu'il pouvait chiper la salade ou fer de quelque archer, il l'attachait à la queue d'un chien. Le baron trouvait cela très drôle et ne manquait jamais de punir l'archer. Les queues de cochon fascinaient aussi Saladin. Il affectait de les considérer comme des mèches, et, sitôt qu'il en trouvait une à sa portée, il y mettait le feu. Il plumait les oies vivantes, faisait avaler à deux canards deux éponges reliées par une ficelle, etc., etc. Mais son exercice favori était encore d'introduire dans le tempérament des grenouilles un chalumeau de paille, absolument comme si "ç'ôût été des sherry-cobber, et de gonfler démesurément les pauvres bêtes. Ordinairement c'était dans le jardin du château qu'il se livrait à ce passe-temps. Il restait dans ce jardin presque toute la journée, son père, homme peu sociable, l'admettant très rarement auprès de lui.

\* \* \*

A eux deux, ils rendaient bêtes et gens si malheureux que tous les tenanciers du baron faisaient des neuvaines pour leur trépas... Or, écoutez bien ce qui suit, car cette histoire prouve que le bon Dieu écoute toujours les pauvres gens, et qu'il punit ceux qui martyrisent les faibles.

Un matin du mois de mai, il arriva que le jeune Saladin, qui avait attrapé une grenouille énorme, lui souffla dans le corps avec un tel emportement qu'un événement inattendu et bien fâcheux pour lui se produisit tout à coup. Un vaisseau se rompit dans sa poitrine, il fut tué raide, et, avec son dernier souffle, sa méchante âme d'enfant pervers pénétra dans l'intérieur de la grenouille par le chalumeau!...

Cette intrusion causa, comme bien vous pensez, une perturbation profonde dans le corps du bartracien. L'espèce d'âme de celui-ci se trouva immédiatement rélégué dans un tout petit coin près du derrière, tandis que celle de Saladin s'étalait là-dedans comme en pays conquis, toute stupéfiée, d'ailleurs, et se rendant très mal compte de l'endroit où elle était. Comme c'était une âme nuisible entre toutes, la première idée distincte qui vint à la grenouille fut celle-ci:

—C'est l'heure du déjeuner du baron!... On lui faisait ce matin d'excellente soupe au bœuf, c'est le moment d'entrer dans cette

salle à manger où n'ont jamais pénétré que lui et son écuyer tranchant!...

Quatre minutes plus tard, la grenouille, comme entraînée malgré elle, envahissait la salle à manger, sautait sur un escabeau et de là sur la table. D'un troisième saut, elle voulut se rapprocher de la soupe, qui avait une odeur exquisite. Mais elle s'y prit si mal qu'elle tomba juste au milieu du bouillon en faisant floc!...

—Ventre-Mahon! hurla le baron en sautant sur ses pieds, qui est-ce qui... il n'acheva pas. Sa colère était si violente qu'il roula sur le sol, foudroyé par un coup de sang, et son âme s'envola en même temps que celle de son fils qui, toute échauffée, s'échappait à ce moment du cadavre cuit de la grenouille. Le diable, qui les guettait, déguisé en corbeau, les happa au vol.

\* \* \*

Ce fut ainsi que disparurent le père et le fils, chacun tué par son vice. Ce qui est bien fait, ainsi que je le disais tout à l'heure, pour montrer que la Providence fait bien ce qu'elle fait.

Gaston Vassy.

## TOUT A LA VIVISECTION.

Les vivisectionneurs ont la vocation théâtrale. Il leur faut le lustre et la rampe; vous verrez qu'ils finiront par se maquiller.

La vivisection ne tend à rien moins qu'à remplacer le monologue dans les soirées. Brown-Séguard est jaloux de Coquelin cadet, et les lauriers des frères Lionnet empêchent Bouley de dormir. En ce moment, on fait de la vivisection partout où l'on n'en devrait pas faire; on en fait au Trocadéro, dans la salle des concerts; on en fait jusque dans les classes supérieures de demoiselles.

Je l'attends pour cet hiver aux Variétés et au Palais-Royal.

Une femme du monde qui invite Braga à dîner lui dit d'un air aimable:

—Vous apporterez votre violoncelle, n'est-ce pas?

Et à Brown-Séguard:

—Vous n'oublierez pas de prendre un ou deux singes avec vous?

Dans le prochain concert au bénéfice des inondés d'Alsace, on lira probablement:

### PREMIERE PARTIE.

Ouverture d'un épagnou!... (Au lieu d'ouverture de la Mucette.)

### DEUXIEME PARTIE.

Scènes d'imitation par M. Fustier.

La danse des tripes par M. Bouley.

En continuant la plaisanterie, nous arrivons à la consultation donnée par un grand médecin, une des gloires de la vivisection, la duc'esse de Vielmoitiers.

—Eh bien! docteur, que pensez-vous de mon état?

—Madame la duchesse, j'ai remarqué les mêmes symptômes chez une chienne de trois ans, dont le tempérament est absolu-